

**PAGES**

**MANQUANTES**

LA

# SEMAINE RELIGIEUSE

DE MONTREAL

---

11<sup>ME</sup> ANNÉE. SAMEDI, 29 JUILLET 1893. Vol. XXII, No 4

---

## SOMMAIRE :

I Offices extraordinaires. — II Dixième dimanche après la Pentecôte. — III Lettre de N. T. S. P. le Pape Léon XIII sur l'établissement de séminaires dans les Indes Orientales, suite et fin. — IV Le Mont Carmel, suite et fin. — V Puissance du recours à Marie. — VI Les fêtes de Champlain à Saintes (France), discours de Mgr Bonnefoy, évêque de la Rochelle. — VII Chronique. — VIII Aux prières.

---

## OFFICES EXTRAORDINAIRES

**Ste-Anne à Montréal.** — Mercredi 2 août. Fête de S. Liguori.

**Bon-Pasteur.** — Jeudi 3. Profession religieuse.

**Sœurs des SS. NN. de Jésus et de Marie.** — Samedi 5. Profession religieuse.

Dimanche 30. — Solennité des Titulaires de St-Jacques à Montréal et à l'Achigan, de Ste-Anne à Montréal, à Varennes, à Ste-Anne du Bout de l'Île, à Ste-Anne des Plaines et de Ste-Béatrix.

Dimanche 6 août. — Solennité du Titulaire de S. Liguori.

---

## DIXIÈME DIMANCHE APRES LA PENTECOTE

Parabole du pharisien et du publicain.

I. Cette divine parabole nous montre dans sa conclusion que Dieu préfère le pécheur humble au juste présomptueux. Grande leçon qui nous fait comprendre tout d'abord le prix de l'humilité, compagne inséparable de toutes les vertus évangéliques. Sans elle, ces vertus dégènerent en vices ; avec elle, les moindres qualités se transforment en vertus. Il est écrit que Dieu résiste aux

superbes et accorde sa grâce aux humbles. Les rayons du soleil laissent arides les sommets des montagnes, tandis qu'ils réchauffent et fécondent les vallées. Ce n'est pas l'or, ni la science, ni les titres qui donnent à l'homme la gloire et la noblesse ; c'est l'humilité chrétienne qui contient les germes de la vraie grandeur. Suivant saint Grégoire, l'humilité est la marque la plus certaine de la prédestination.

II. La vraie humilité se forme dans une âme qui ressent tout à la fois une juste défiance d'elle-même et une juste confiance en Dieu. La réunion indissoluble de ces deux éléments constitue l'humilité chrétienne ; car la défiance de soi-même, séparée de la confiance en Dieu, ne produit que lâcheté et découragement ; et la confiance en Dieu, séparée de la défiance de soi-même, aboutit à une funeste présomption. Ces deux sentiments doivent donc se développer simultanément dans les cœurs et se maintenir en équilibre pour sauvegarder le vrai caractère de l'humilité.

Cherchons, comme but principal de nos méditations, à acquiescer la conviction de notre impuissance, afin de ne jamais nous fier à nous-mêmes et de ne compter que sur Dieu.

---

## LETTRE DE N.T.S.P. LE PAPE LEON XIII

### SUR L'ETABLISSEMENT DE SEMINAIRES

**Dans les Indes orientales.**

---

*(Suite et fin).*

Il faut ensuite remarquer que le nombre des missionnaires venus du dehors est tout à fait insuffisant pour les besoins des communautés chrétiennes actuellement existantes. Les statistiques des missions le prouvent clairement et c'est confirmé par ce fait que les Missions indiennes ne cessent de solliciter et d'implorer de la Sacrée-Congrégation de la Propagande l'envoi de nouveaux prédicateurs de l'Évangile. Or, si, à l'heure présente, les prêtres étrangers ne peuvent suffire au soin des âmes, que sera-ce dans l'avenir, avec l'augmentation du nombre des chrétiens ? Car il n'y a pas à espérer un accroissement proportionnel du côté des prêtres que l'Europe envoie. Si l'on veut donc pourvoir au salut des Indiens et établir d'une façon durable la religion chrétienne dans cette infinité de lieux, il est nécessaire de choisir des indi-

gènes qui, après une soigneuse préparation, remplissent les fonctions sacerdotales.

En troisième lieu, il ne faut pas oublier, ce qui est peu vraisemblable, mais toutefois possible au jugement de tous, qu'il peut se produire en Europe ou en Asie des circonstances telles que les prêtres étrangers soient forcés d'abandonner les Indes. Dans ce cas, si le clergé indigène fait défaut, comment la religion pourra-t-elle subsister, puisqu'il n'y aura plus aucun ministre des sacrements, aucun maître de la doctrine ?

Sur cette question, l'histoire des Chinois, des Japonais, des Ethiopiens parle assez clairement. Plus d'une fois, chez les Japonais et chez les Chinois, alors que les chrétiens étaient victimes de haines et de massacres, l'ennemi, qui immolait ou exilait les prêtres étrangers, épargna les indigènes ; ceux-ci, qui connaissaient parfaitement la langue et les mœurs de leur pays, qui avaient des soutiens de parenté et d'amitié, non seulement purent impunément rester dans leur patrie, mais encore exercer librement dans toutes les provinces le ministère sacré et la direction des âmes. Au contraire, dans l'Ethiopie, où l'on comptait déjà deux cent mille chrétiens, un clergé indigène n'existant pas, après le massacre ou l'expulsion des missionnaires européens, la tempête soudaine de la persécution emporta tous les fruits d'un long travail.

Enfin, il faut se reporter à l'antiquité, et ce que nous voyons d'utilement établi jadis, le conserver religieusement. Or, la pratique et la coutume des Apôtres, dans l'accomplissement de leur charge, fut d'instruire d'abord la multitude des préceptes du christianisme, et ensuite de choisir dans le peuple des hommes pour leur conférer les ordres sacrés et les élever jusqu'à l'épiscopat. Suivant cet exemple, les Pontifes romains ne cessèrent, en aucun temps, de donner pour instruction aux hommes apostoliques de faire tous leurs efforts pour former un clergé indigène, partout où une communauté chrétienne assez nombreuse serait fondée. Pour la sauvegarde et le progrès de la religion catholique dans les Indes, il faut donc élever au sacerdoce des Indiens, qui puissent facilement, quels que soient les temps, remplir les fonctions sacrées et diriger leurs compatriotes chrétiens.

Pour ce motif, les chefs des Missions indiennes, sur le conseil et les exhortations du Siège Apostolique, ont fondé, partout où ils le pouvaient, des collèges pour l'éducation des clercs. Bien plus, dans les conciles de Colombo, de Bangalore, d'Allahabad, tenus au commencement de l'année 1887, il fut décrété que chaque diocèse aurait son séminaire pour la formation de clercs indigènes ; si quelque évêque suffragant était empêché par le manque de ressources d'avoir le sien, il devait entretenir à ses frais les clercs de son diocèse dans le séminaire métropolitain.

Les évêques s'efforcent autant qu'ils le peuvent de mettre en pratique ces utiles décrets ; mais leur bonne volonté rencontre l'obstacle de la pénurie des ressources et du manque de prêtres

capables de présider aux études et d'exercer la direction disciplinaire. Aussi l'on peut dire qu'il n'existe pas un seul séminaire où l'éducation des élèves soit absolument complète ; et cela alors que le gouvernement civil et de nombreux protestants n'épargnent aucune dépense, ni aucun travail pour donner à toute la jeunesse une distinguée et brillante instruction.

On voit donc combien il est opportun, combien il est important pour le salut public d'établir dans les Indes orientales des collèges où de jeunes enfants du pays, grandissant pour l'espoir de l'Eglise, soient instruits dans toutes les branches de la science et soient formés à ces vertus sans lesquelles les fonctions sacrées ne peuvent être exercées ni saintement, ni utilement. Après avoir écarté les causes de dissentiments par un concordat, après avoir ordonné l'administration des diocèses par la hiérarchie ecclésiastique, Nous est donné, selon Notre désir, de pourvoir convenablement à l'éducation des clercs, Nous aurons posé comme le couronnement de l'œuvre. Car, les séminaires une fois fondés, comme Nous l'avons dit, Nous aurions l'assurance d'en voir sortir en grand nombre des prêtres capables, qui répandraient au loin la lumière de la piété et de la doctrine et qui emploieraient avec intelligence les ressources de leur zèle à propager la vérité évangélique.

Pour une œuvre si noble et qui doit être le salut d'une infinie multitude d'hommes, il convient que les européens prêtent leur concours ; d'autant plus que Nous ne pouvons suffire seul à la grandeur des dépenses. Il est du devoir des chrétiens de considérer comme leurs frères tous les hommes, en quelque pays qu'ils habitent, et de n'estimer personne étranger à leur charité, surtout lorsque le salut éternel du prochain est en cause.

C'est pourquoi, Nous vous demandons instamment, Vénérables Frères, de seconder de toutes vos forces Nos intentions et Nos efforts. Faites connaître la situation de la religion catholique dans ces lointains pays ; faites comprendre au peuple qu'il est nécessaire de faire quelque chose pour les Indiens ; que cette conviction pénètre surtout ceux qui pensent qu'on ne peut mieux employer l'argent qu'en œuvres de bienfaisance.

Nous avons la certitude que Nous n'aurons pas vainement imploré la générosité de vos peuples. Si les libéralités dépassaient les dépenses nécessaires pour les collèges en question, Nous veillerions à ce que le surplus des sommes recueillies fût appliqué à d'autres œuvres utiles et pieuses.

Comme augure des dons célestes et comme gage de Notre paternelle bienveillance, Nous vous accordons affectueusement, Vénérables Frères, à vous, à votre clergé et à votre peuple, la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 24 juin 1893, la seizième année de Notre pontificat.

LÉON XIII, PAPE.

## LE MONT CARMEL

*(Suite et fin).*

L'église des Carmes s'élève à l'endroit même d'où le prophète Elie avait entrevu, sortant des eaux une nuée transparente, « symbole révélateur de la Vierge destinée à répandre sur le monde, par l'enfantement divin, la rosée de la grâce. »

D'une noble simplicité, l'édifice affecte la forme d'une croix grecque, surmontée d'un joli dôme. Au fond de l'abside, au-dessus de l'autel principal, la Reine du Carmel, une admirable Vierge Mère, au sourire plein de douceur, se détache dans une éclatante lumière. De chaque côté un escalier conduit les pèlerins à la grotte d'Elie.

Nous avons eu le bonheur de célébrer la messe dans ce vénérable sanctuaire.

L'obscurité de la caverne contrastant avec les flots de lumière de l'église supérieure, la froidure du rocher et sa sauvage nudité en contraste avec les parfums et les fleurs du dehors, tout, jusqu'au souvenir ineffaçable de cette Vierge souriante que relevait encore l'austère sévérité de la statue du prophète, tout ici était de nature à produire sur l'âme une profonde et durable impression. Dans cette grotte se sont prosternées toutes les grandeurs de la terre, rois, pontifes, empereurs, philosophes, poètes, génies de toute espèce.

Ces parois humides et sans ornements ont entendu, entr'autres, les prières de saint Simon Stock.

Soupirs ardents qui, à l'instar des supplications du prophète Elie, ont ouvert le ciel pour en faire descendre sur l'Ordre des Carmes, persécuté, la victorieuse protection de la Mère du Sauveur.

En effet, malgré des attaques multipliées et savamment conduites contre l'existence de la famille carmélite en Occident, le Pape Honoré III, éclairé par une vision miraculeuse, se hâta de protéger ces religieux contre les entreprises de leurs adversaires.

Bientôt après, le 16 juillet 1251, au couvent de Cambridge en Angleterre, la Très Sainte Vierge, dans une nouvelle et douce apparition, remettait à Simon Stock un scapulaire de couleur brune. « Celui qui meurt revêtu de cet habit est préservé des feux éternels, » telle est la magnifique promesse que la Reine du ciel laissait tomber de ses lèvres en remettant à son serviteur cette glorieuse livrée des enfants de Marie. Cinquante ans s'étaient à peine écoulés depuis la mort de Simon Stock que la Dame du Carmel apparaissait encore, [au Pape Jean XXII,

cette fois. Et le saint Pontife, publiait aussitôt la « bulle sabbatine, » aux termes de laquelle la Sainte Vierge s'engage à délivrer du purgatoire les religieux Carmes et tous les confrères du scapulaire au plus tard le samedi qui suivra leur mort.

Les environs du monastère ne sont pas moins riches en souvenirs touchants.

Du côté de Caïpha se trouve un autel enfermé dans un oratoire rustique et dédié au saint instituteur de la Confrérie du Scapulaire. Plus bas, une vaste salle est pratiquée dans une anfractuosité de la montagne, c'est l'école dans laquelle les prophètes formaient leurs disciples au culte de la Vierge Mère, et leur expliquaient les mystères de la divine sagesse. Vers le sud, les pèlerins aiment à visiter la Vallée des Martyrs arrosée par le sang d'un grand nombre de religieux qui, victimes du fanatisme musulman, donnèrent leur vie avec la joie surnaturelle des premiers témoins de la divinité de Jésus-Christ.

Réveillant au fond de l'âme des sentiments d'une nature différente, mais non moins vifs, il y a encore une source peu abondante qui aurait jailli à la prière du prophète Elie et qui porte maintenant son nom, le plateau témoin des flammes miraculeuses descendues du ciel pour confondre l'imposture des prêtres de Baal, et le « jardin des melons » auquel se rattache une naïve légende.

Un jour que le prophète Elie passait par là, et qu'il était exténué de soif et de fatigue, il s'approcha du propriétaire de l'enclos cultivé, le pria de bien vouloir lui faire l'aumône d'un melon. « Mais, répondit le jardinier, les melons ne poussent pas ici ; il n'y a que les aveugles et les visionnaires qui prennent des pierres pour des fruits. »

« Fort bien, reprit l'homme de Dieu, en s'éloignant, que ce soit donc des pierres ! »

Et tous les melons se changèrent en cailloux à l'instant même. Aujourd'hui encore les voyageurs peuvent cueillir sur ce plateau des pierres qui ressemblent à certaines variétés de fruits et dont l'intérieur a souvent les teintes rouge-vif et cristallines du melon d'eau.

O siècles de foi, quelle simplicité et quel attrait dans vos récits ! O montagne aimée de la Vierge Mère, quelle poésie et quels parfums de piété dans les feuillets de ton histoire !

Comme tu es belle, drapée dans ton manteau de verdure et de fleurs : tu as la beauté de la forme et le prestige des évocations lointaines !

Les rayonnements du soleil sur ton front forment un nimbe radieux ; les flots de la mer baisent amoureuxment tes pieds ; le jour et la nuit les chœurs ailés de la nature te réjouissent de leurs fugues brillantes

et sans cesse renouvelées ; et le chrétien s'attarde, heureux, l'âme envahie par la majesté de la foi, au milieu des souvenirs de pénitence et d'héroïsme, de ferveur et de piété qui planent sur tes sommets bénis !

## PUISSANCE DU RECOURS A MARIE

Un jésuite français, le R. P. Charles Charroppin, était parti de St-Louis du Missouri (Etats-Unis), avec quatre savants professeurs de cette ville, MM. Pritchett, Nipher, Engler et Valler, pour aller étudier l'éclipse de soleil qui devait se produire le 1er janvier 1889. Après un trajet de cinq jours et de cinq nuits en chemin de fer, ils arrivèrent à Norman, lieu choisi pour les opérations, non loin de San-Francisco.

« Nous étions cinq astronomes, raconte le R. P. Charroppin, seul j'étais catholique, mes compagnons étaient protestants, mais c'était de parfaits gentils hommes, de sorte que l'expédition fut des plus agréables.

« Arrivés à Norman, cinq jours seulement restaient pour les préparatifs. Nous avions à déterminer d'une manière exacte notre latitude et notre longitude, et ceci ne pouvait être fait que par l'observation des étoiles, de sorte que nous travaillions jour et nuit, et ce fut seulement la veille de l'éclipse que notre horloge astronomique put marcher.

« Mais ce soir-là, le temps commença à être nuageux, toutes les probabilités indiquaient un temps semblable pour le lendemain, 1er janvier. Les astronomes étaient découragés. Nos préparatifs étaient complets, mais un simple nuage pouvait rendre inutile tous nos efforts.

« Le premier contact devait avoir lieu, suivant nos calculs, à midi douze minutes quinze secondes, et la totalité de l'éclipse environ une heure et demie après. Le souper fini, on discuta sur les chances du lendemain. Pas une étoile ne perçait les nuages et mes compagnons étaient presque au désespoir. Je les rassurai en leur promettant que nous aurions deux minutes de soleil pendant la totalité.

« Le professeur Pritchett me demande :

« — Père, êtes-vous prophète ?

« — Ni prophète, ni fils de prophète, répondis-je.



« — Comment pouvez-vous être si assuré ?

« — Je me sens assuré, mais quelque positives que soient mes raisons, vous ne pourrez ni les croire, ni les comprendre.

« — Veuillez nous les dire, demandèrent-ils tous ensemble.

« — Eh bien, répondis-je, nous avons au Ciel une bonne Mère, que vous, protestants, ne courriez pas ; elle est pleine de puissance auprès de Dieu et aime tendrement ceux qui l'honorent. Quand je désire beaucoup obtenir une faveur, je fais prier avec moi un grand nombre de ses enfants et elle ne me refuse jamais. Il y a maintenant à St-Louis des centaines de saintes religieuses et d'innocents enfants qui lui disent : « Chère Mère, donnez au Père Charroppin deux minutes de soleil ; » et ces deux minutes, je suis certain de les avoir, parce qu'elle est une bonne Mère.

« Tous se mirent à rire d'un air incrédule et M. Pritchett s'écria :

« — Père, je voudrais avoir votre foi. Mais puisque vous êtes si certain, consentirez-vous à aller à pied d'ici à Ogden dans le cas où le temps serait nuageux demain ?

« — Certainement, car j'ai servi la Mère de Dieu toute ma vie, elle ne me laissera pas faire 800 kilomètres à pied.

« — Consentez-vous à signer un contrat à cet effet ?

« — Je signerai votre contrat si vous signez le mien.

« — Et quel est-il ?

« — Si le temps est nuageux, j'irai à Ogden à pied ; mais, si nous avons un beau soleil, vous vous engagez, de votre côté, à vous mettre à genoux et à reconnaître la Providence de Dieu et la protection de la Vierge Marie.

« Tous acceptèrent.

« Le professeur Nipher remarqua :

« — En supposant que le soleil se laisse entrevoir à travers les nuages ou que nous ayons un temps brumeux, insuffisant pour l'observation, prétendez-vous avoir gagné ?

« — Nous aurons un beau soleil ; mais souvenez-vous que j'ai demandé seulement deux minutes de soleil. Vous perdrez le premier contact à cause des nuages, mais je suis certain d'un soleil clair et beau pour la totalité.

« Le matin suivant, jour de l'éclipse, le ciel entier était couvert de nuages. Le déjeuner fut servi, mais il resta intact ; les astronomes étaient désolés. A dix heures tout espoir semblait perdu. Je me retirai et je récitai tout mon rosaire en disant :

« — Vierge Marie, bonne Mère, votre honneur est en jeu, ne

permettez pas que ces hérétiques puissent dire que vous n'avez pas de pouvoir.

« Le temps du premier contact arriva, et il fut perdu à cause des nuages. Les astronomes étaient désespérés. Je les pressai encore de prendre leur poste, chacun à son instrument, leur disant que les nuages se dissiperaient quand le moment solennel serait arrivé. Alors M. Nipher répliqua :

« — Espérez-vous que les anges balaieront les nuages ?

« — C'est justement ce que j'espère.

« — Prendrez-vous les Anges sur votre photographie ?

« — Les Anges ne laisseront nulle impression sur la plaque sensible ; ils seront là sans aucun doute.

« La lune s'avancait devant le soleil, l'obscurité devenait sensible ; la scène était imposante, et avait quelque chose d'effrayant.

« Juste dix minutes avant la totalité, les nuages s'ouvrirent. Ce fut une explosion de joie : *Vénus, Jupiter, Mars et Mercure*, tout près du soleil, brillaient avec éclat. Un petit croissant du soleil restait encore, et la nature semblait dans un deuil profond. Une lumière verdâtre donnait un étrange aspect aux montagnes environnantes. Enfin la dernière traînée lumineuse disparut et la couronne se montra à nos yeux dans toute sa grandeur et sa gloire. Une éclipse totale est certainement la scène la plus sublime de la nature. L'éclipse dura exactement deux minutes ; c'était un succès parfait. Aussitôt que tout fut fini, les professeurs coururent à moi, me serrant la main. M. Pritchett me dit :

« — Nous serons tous catholiques, nous croyons maintenant à la protection de la Mère de Dieu, ceci est évidemment son œuvre.

« Et tandis qu'il parlait, les nuages couvrirent de nouveau le soleil.

« Je me remis ensuite à l'ouvrage pour développer mes photographies, qui se trouvèrent parfaitement réussies. Le souper était servi, lorsque j'étais encore dans ma chambre obscure, je dis à mes compagnons de ne pas m'attendre, parce que je ne serais pas prêt avant une heure. Tous répondirent qu'ils ne mangeraient pas avant que j'eusse béni la table, et le souper fut renvoyé à la cuisine. Après le souper, je leur rappelai qu'une des parties du contrat restait à remplir. Tous se mirent à genoux, et nous remerciâmes en commun la bienheureuse Vierge Marie pour son étonnante protection. M. Nipher avoua que c'était la première fois qu'il se mettait à genoux. Le jour suivant, à la nuit, nous arrivâ-

mes à San-Francisco..... Nous sommes rentrés à St-Louis. Le professeur Pritchett me visite souvent ; c'est un noble caractère et j'espère en faire un catholique avant longtemps. »

Et voilà comment, en s'imposant un déplacement de 2,500 lieues pour aller photographier une éclipse de soleil, un jésuite astronome aura, grâce à Marie, mis une âme sur le chemin qui mène à Dieu.

## LES FETES DE CHAMPLAIN

### A Saintes (France).

*Discours de Mgr Bonnefoy, évêque de la Rochelle.*

« Mes chers Messieurs, avant toute chose, permettez-moi de vous laisser voir ma première impression en montant dans cette chaire. Elle est faite d'une très douce joie et je suis heureux de prendre la parole devant vous. Je me plais à rendre d'abord hommage au très honorable et très cher commissaire général du Canada et aux membres de sa famille, qui sont venus avec lui prendre part à nos fêtes. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai l'honneur de le connaître et il sait le vif plaisir que j'éprouve à le voir parmi nous. Après lui avoir été justement rendus, mes hommages vont à travers l'Océan saluer dans sa ville archiépiscopale de Montréal, son frère, Mgr Fabre, l'illustre prélat qui gouverne cette religieuse province.

« Messieurs, si j'avais à développer devant vous cette thèse que la foi religieuse et l'esprit patriotique se complètent heureusement, qu'ils sont les deux courants partis d'un même foyer, les deux jets lumineux qu'un même centre rayonne et qu'ils forment à leur tour, par leur union, un foyer intense, que rien ne peut éteindre, affaiblir, ni compromettre, il me semble que ma tâche serait aisée. Chaque page de l'histoire viendrait me fournir un argument en faveur de cette vérité, que les faits ont manifestée partout avec tant de persistance et tant d'éclat. D'où vient, par exemple, aux races orientales ce lambeau d'indépendance qu'elles sont jalouses de conserver, au milieu de la servitude à laquelle on s'efforce de les soumettre ? Comment retiennent-elles encore quelque chose de leur antique splendeur ? Courbées depuis des siècles sous le cimenterre des musulmans, en lutte continuelle avec toutes les oppositions doctrinales, comment donc ont-elles pu conserver quelque chose de leur noblesse ? C'est qu'elles ont conservé dans son intégrité leur foi religieuse ; c'est là une force que le glaive de l'Islam n'a pu comprimer et que le Croissant s'est inutilement efforcé d'abattre.

« Les arguments s'offriraient aujourd'hui d'eux-mêmes à ma pensée. En les développant, je craindrais d'anticiper sur des choses que d'autres ont accepté la mission de vous dire. Des deux conférences, que vous entendrez aujourd'hui et auxquelles j'espère bien qu'il me sera possible d'assister, l'une vous présentera l'histoire de vos magnifiques arènes, auxquelles se rattache le souvenir de nos premiers martyrs ; dans l'autre un jeune, mais déjà bien connu professeur de la Faculté des lettres de Bordeaux vous parlera de nos chers Canadiens. Je dis nos Canadiens, car ils sont bien à nous. C'est du sang français qui coule dans leurs veines et dans les nôtres. Mais laissons ce sujet et réservons-nous pour le plaisir que nous goûterons ce soir à l'entendre.

« Quant à la thèse que j'énonçais tout à l'heure, il n'est plus besoin d'en fournir la preuve, tant vous êtes tous convaincus de sa vérité ! tant elle inspire votre bonne conduite, à vous, nos frères bien-aimés d'Amérique. Tournons nos regards vers cette terre si française du Canada ; regardons cette incomparable colonie, où notre nom inspire la plus fraternelle tendresse et où la fidélité à la France subsiste comme un sentiment invincible. Baissons la tête, Messieurs ; les vicissitudes de la politique nous ont arraché cette portion de nous-même et il faut bien nous incliner, sans rien perdre de notre fierté et de notre patriotisme, devant les fatalités de l'histoire, même à l'heure où la patrie pleure ses défaites et sent avec douleur qu'on lui ravit ses enfants. On aime sa patrie, telle qu'elle est, comme une mère aime son enfant tel qu'il est. Vous comprenez, Messieurs. Ces sentiments-là ne s'analysent pas, ne se discutent pas ; ils s'imposent. Dans la constatation des infirmités et des douleurs de la patrie, il y a encore du patriotisme et du courage ; elle ne va pas, en effet, sans que s'affirme notre espérance dans un avenir meilleur, qui ne saurait jamais manquer au courage persévérant.

« Voilà donc, sur cette terre d'Amérique, une colonie dont les habitants sont restés fidèles à l'amitié de la France, bien que la France ait dû tristement les abandonner à la domination anglaise, il y a de cela plus d'un siècle. L'histoire de cet abandon et des malheurs qui nous l'ont imposé est écrite dans nos annales et nous voudrions pouvoir détruire les pages où l'on a consigné un si douloureux souvenir. Devant cette grande infortune, on comprend le mot célèbre de Montcalm, à qui l'on annonçait sa mort prochaine : « Ah ! tant mieux ! je ne verrai pas la reddition de Québec ! »

« Pauvre et malheureuse colonie, la voilà noyée dans ce flot américain ou anglais, privée de ses coutumes et de ses magistrats, subissant toutes les vexations, ployant la tête sous le joug qu'on lui impose ! Elle garde, malgré tout, le souvenir de la France, qui est toujours pour elle la mère-patrie et conserve l'espoir de sentir entre la France et elle à tout jamais les liens d'une fraternité indissoluble. Où trouverons-nous le secret d'une pareille fidélité et de si constantes espérances ? Vous ne me démentirez

pas, Messieurs. Les Canadiens ont trouvé dans leur foi catholique une nationalité imprenable. Soumis à la domination d'une nation protestante, ils demeurent catholiques romains. Quand ils ont dû recevoir les conditions du vainqueur, ils ont demandé une seule chose : qu'on nous laisse nos croyances, qu'on ne porte aucune atteinte à notre foi ; on peut en retour compter sur notre loyalisme. Et fidèle à ses croyances, cette race généreuse continue à se développer avec une admirable fécondité, donnant à l'Église d'abondantes générations de chrétiens, à la France des amis toujours sûrs et aux nations catholiques un grand et inoubliable exemple.

« Il y a, dans la vie des peuples, des heures où l'on sent l'impérieux besoin de se recueillir. Nous sommes à l'une de ces heures importantes et solennelles. La France catholique gardera-t-elle son indépendance ? A tous ceux qui nous la disputent, il faut qu'à l'exemple de nos frères du Canada nous sachions répondre : laissez-nous notre foi, respectez nos croyances et croyez en retour à notre loyal dévouement aux institutions de notre bien-aimé pays. Si l'on nous persécute, nous trouverons dans notre foi, plus robuste que les persécutions, le courage de rester fidèles au pouvoir. Si, au contraire, ceux qui ont en main la puissance assurent à nos âmes catholiques la liberté, oh ! alors, avec tout notre cœur, avec tout notre enthousiasme, nous leur assurerons notre ferme appui ; entre eux et nous, l'alliance sera indissoluble ; ce sera à la vie, à la mort.

« Telle est la leçon que nous ont donnée les Français du Canada ; leur loyauté doit inspirer notre conduite et leurs admirables exemples méritent de n'être pas perdus. En parlant de nos frères d'Amérique, je le fais avec un plaisir que rendent plus vif encore des souvenirs personnels, qu'on me permettra de rappeler ici. Au jour de ma consécration épiscopale, Monseigneur le coadjuteur de Québec, cédant à de délicates instances, auxquelles vous n'étiez pas étranger, M. le commissaire général, voulait bien assister à la cérémonie du Sacre. Aujourd'hui qu'un courant de sympathie profonde relie Saintes à Québec, envoyons nos hommages, par delà l'Océan, à NN. SS. Fabre et Bégin. Que leur condition est heureuse, à ces pontifes d'outre-mer qui vivent sur un sol où règne la vraie et sage liberté ! Avec une noble indépendance, ils y répandent ces idées libératrices et fécondes, dont la foi est le vrai réservoir. Leur zèle n'a d'égal que leur humilité ! Rappelons-nous avec édification l'exemple du cardinal-archevêque de Québec. Avec le même sentiment qui jadis inspirait Fénelon, n'a-t-il pas su rendre publique son adhésion aux enseignements du Souverain Pontife sur un point où ses idées personnelles n'étaient pas approuvées de Rome. Cet acte, accompli en toute simplicité, est tout bonnement sublime. A son exemple, nous trouverons dans notre union avec Léon XIII le courage de servir la vérité et de résister à toutes les erreurs. Défendons nos idées chrétiennes ; les hommes qui les attaquent passeront ; elles de-

meurent. Elles sont assez fortes pour user tous ceux qui viennent se heurter à elles.

« Que les Français du Canada sachent donc bien que nous demeurons leurs frères, que nous les aimons, qu'aux yeux de notre cœur ils sont toujours nôtres. Ne sommes-nous pas les fils d'une même patrie, et en même temps, les enfants d'un même père, Léon XIII.

« Nos pères étaient beaux, quand au moment d'engager la bataille, ils s'écriaient : Vive le Christ qui aime les Français ! A leur exemple, séduits par l'affection de Léon XIII pour notre pays, plaisons-nous à redire, dans une parfaite union de sentiments : Vive le Christ du Seigneur, le Pontife vénéré, qui aime la France ! »

## CHRONIQUE

\* \* Par décision de Monseigneur l'archevêque de Montréal, ont été nommés :

M. l'abbé Louis Dubuc, chapelain des Frères des Ecoles Chrétiennes au Mont Lasalle.

M. l'abbé Edouard Content, vicaire au Mile-End.

M. l'abbé Lavallée, vicaire à Joliette.

\* \* Le service anniversaire de M. l'abbé Gratou aura lieu à Ste-Rose, mardi, le 8 août prochain, vers 9½ heures, après l'arrivée du train de Montréal.

\* \* Samedi dernier, Mgr l'Archevêque de Montréal bénissait la petite chapelle édiflée au-dessous de la statue de la Ste-Vierge placée récemment sur l'église Notre-Dame de Bon-Secours. Sa Grandeur y a célébré la sainte messe ; Elle était assistée de MM. les abbés Chevrier et Laurier.

Le nouvel oratoire est placé sous le vocable de la Sainte Famille. Le monument que l'on vient d'ériger au-dessus du chœur de l'église produit un heureux effet. La statue de la Très Sainte Vierge étendant les mains, en signe de bénédiction sur la population maritime de notre ville, a un mouvement plein de grandeur. Cette adjonction complète le souvenir attaché à cette antique chapelle, dédiée à la protectrice de Ville-Marie, qui a répandu sur notre cité, depuis son origine jusqu'à nos jours, ses plus insignes faveurs.

\* \* Lundi dernier six nouvelles professes et quatre tertiaires de la Providence sont parties pour les missions de l'Orégon. Fortes et courageuses, elles sont allées, Dieu sait au prix de quels sacrifices, faire connaître et aimer sur la terre étrangère le Dieu de charité qui les envoie soulager toutes les souffrances. Le monde ne comprend pas peut-être toute l'étendue de leur dévouement, ou du moins il l'aura bientôt oublié ! Qu'importe, ces âmes d'élites passeront en faisant le bien, et en mourant elles

emporteront les regrets universels des petits, des pauvres, des infirmes, des malades, des orphelins, des vieillards dont elles auront rendu la vie moins amère et assuré, pour le grand nombre du moins, la possession des biens éternels. Leur mémoire vivra, alors que depuis longtemps on aura oublié, qui sait ? méprisé même celle des grands et des potentats de la terre. Ainsi le veut Dieu, et c'est justice.

\* \* \* Les funérailles de Mgr Antoine Racine ont eu lieu mardi dernier à Sherbrooke au milieu d'un immense concours de prêtres et de fidèles.

La veille, à 4 heures p. m., on avait transporté à la cathédrale les restes du regretté défunt. Le libéra fut chanté par Mgr Laflèche, évêque des Trois-Rivières, et l'oraison funèbre a été prononcée en anglais par Mgr O'Reilly, prélat de la maison du Pape, qui montra en Mgr Racine l'évêque missionnaire, le prêtre selon le cœur de Dieu, le chrétien ferme dans sa foi et tendre dans sa piété.

Au service solennel du lendemain Mgr Fabre, archevêque de Montréal, officiait assisté de MM. Trudel, Plamondon et Martel.

Au chœur il y avait NN. SS. les archevêques Duhamel et Bégin, NN. SS. les évêques Laflèche, Moreau, Gravel, Blais, Emard, Labrecque et Decelles, ainsi que Dom Antoine, abbé mitré de la Trappe de N.-D. du Lac d'Oka. M. l'abbé J. B. Proulx, V. R. U. L. M., a fait l'oraison funèbre. L'orateur, appliquant à Mgr Racine ces belles paroles de nos Livres Saints : *Ecce sacerdos magnus qui in diebus suis placuit Deo et inventus est justus.* « Voilà le grand prêtre qui a plu au Seigneur dans les jours de sa vie, et qui a été trouvé juste, » résuma dans un langage, à la fois simple et saisissant, la vie et les œuvres du premier évêque de Sherbrooke. L'auditoire écouta dans un silence profond cette parole pleine de chaleur et de véritable éloquence chrétienne, que tous reconnaissent à M. le vice-recteur, et à laquelle les circonstances donnaient des accents particulièrement touchants.

Après les cinq absoutes chantées successivement par NN. SS. Fabre, Duhamel, Bégin, Lorrain, et Gravel, les restes de Mgr Racine ont été déposés dans un caveau spécial établi sous ce trône épiscopal que le vénérable évêque a illustré de ses vertus et de son incomparable dévouement aux intérêts de son diocèse.

\* \* \* Le R. P. Thomas E. Walsh, assistant général du T. R. P. supérieur général de la Congrégation de Sainte-Croix est décédé le 27 du courant à Milwaukee. Il était né à Lacolle, le 15 mai 1853. Il entra au noviciat en 1871, fit sa profession religieuse à Notre-Dame d'Indiana, le 2 février 1876, et fut ordonné prêtre, le 2 août de l'année suivante. En 1881, il fut nommé Président de l'Université, à Notre-Dame, et continua à remplir cette charge importante, ainsi que celle d'assistant général, à laquelle il fut élevé en 1886, jusqu'à sa mort.

\* \* \* Une information canonique est ouverte à Rome au sujet

du culte rendu de temps immémorial au P. Raymond de Capoue, Maître-Général de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, confesseur et biographe de Sainte Catherine de Sienne, l'une des plus pures gloires, par ses travaux et ses vertus, de la famille dominicaine.

\* \* L'Apôtre de la charité, non-seulement en France, mais dans l'univers entier, saint Vincent de Paul, a enfin son église à Rome.

C'est au pied de Mont-Aventin que s'élève la nouvelle église ; les Sœurs de Charité, qui ne possédaient qu'une chapelle beaucoup trop étroite et peu commode pour leurs malades, ont vu la Providence exaucer leurs vœux, réaliser leur rêve. Car elles ne pouvaient rêver un plus beau monument que celui qui s'élève auprès de leur couvent.

La façade est d'un style qu'on connaît à Rome, c'est celui des basiliques du III<sup>e</sup> siècle ; l'intérieur de l'édifice est également disposé selon le plan des églises anciennes qui remontent à Constantin.

\* \* Le jour de la fête des saints Apôtres Pierre et Paul, N. .S. P. le Pape est descendu, le soir, à 8½ heures, dans la basilique vaticane, pour y prier. Sa Sainteté s'est mise à genoux devant l'autel qui renferme l'urne où repose le corps de saint Pierre. Les prélats de sa suite s'agenouillèrent autour de lui. Les gardes suisses et les domestiques de la Cour pontificale se tinrent à l'extérieur de la confession, contre la balustrade de marbre.

Mgr Marzolini commença la récitation du Rosaire, auquel le Souverain-Pontife prit part, égrenant son chapelet et répondant aux prières à haute voix. Le Rosaire a été suivi des Litanies et d'autres prières, puis le Souverain-Pontife a prié longuement à genoux, en silence, la tête entre les mains.

Il était plus de 10½ heures quand Sa Sainteté a quitté la Basilique Saint-Pierre pour rentrer dans ses appartements.

\* \* Les Rédemptoristes viennent d'être plongés dans le deuil par la mort du Révérendissime Père Nicolas Maurons, supérieur général de leur congrégation.

C'est vendredi, 21 du courant qu'il est mort au couvent de son ordre, à Rome. Le R. P. Mauron était né le 7 janvier 1818, à Saint-Sylvestre, Fribourg, en Suisse. Après ses études, il est entré, en 1837, au noviciat des Rédemptoristes. Ordonné prêtre en mars 1841, il a occupé divers postes dans sa communauté et, le 2 mai 1855, ses frères en religion le choisissaient comme général. Depuis lors, il a gouverné la Congrégation des Rédemptoristes.

Le défunt était un homme de grand savoir et auteur de nombreux ouvrages ascétiques.

Pie IX l'avait en grande estime et le consultait souvent.

En attendant la nomination d'un nouveau supérieur général, le R. P. Raur dirige la congrégation.

\* \* Les élections générales de la Congrégation des Pères du



Très Saint Sacrement ont eu lieu dernièrement à Paris et ont donné le résultat suivant :

Supérieur général, T. R. P. Audibert ;  
 1er assistant, le R. P. Seers ;  
 2me assistant, le R. P. Tesnières ;  
 3me assistant, le R. P. Ténailon.

\* \* \* On annonce la mort du R. P. Henriot, de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Montréal se rappelle encore les conférences à la fois savantes et pratiques du R. P. Henriot à Notre-Dame, il y a trois ans.

\* \* \* Très belle cérémonie à Lille, en France, pour l'inauguration de la statue de saint Luc placée en avant de la Faculté de médecine de l'Université catholique de cette ville. L'archevêque de Cambrai, Mgr Sonnois, le fils d'un médecin de campagne, présidait à cette fête, assisté de trois évêques, d'un nombreux clergé et des notabilités catholiques de Lille et de la région. Le recteur de la Faculté, Mgr Baunard a rappelé dans un éloquent discours, les titres de saint Luc comme Médecin-Evangéliste.

« On nous le montre, dit Mgr Baunard, compagnon de saint Paul, assistant le grand apôtre, dans ses infirmités et exerçant sa charité auprès des premiers disciples, ses pauvres et chers clients, comme ils avaient été naguère ceux de Jésus-Christ lui-même, duquel il est écrit « qu'il guérissait toute souffrance et toute infirmité.

« Saint Luc auprès de saint Paul, le médecin auprès de l'apôtre : que j'aime cette alliance et cette fraternité ! C'est bien ainsi encore que je me représente, messieurs, votre ministère et le nôtre. C'est ainsi que je vous vois, dans les villes et les campagnes, votre main dans la main du prêtre, faisant de concert avec lui l'œuvre de charité, de vérité et de sainteté dont vous pouvez être les ministres comme lui. »

---

## AUX PRIERES

Le R. P. Thomas Walsh, C. S. C.

Sr Célestine Lévesque, professe coadjutrice des religieuses du Sacré-Cœur.

Charles Roy, Montréal.

Julie Prud'homme, épouse de Joseph Quesnel Montréal.

---

## ARGENT A PRETER A 5%

Les fabriques et communautés religieuses qui ont besoin d'argent pourront s'adresser à M. Ant. Robert à l'archevêché de Montréal, qui doit recevoir prochainement des capitaux assez considérables à placer.